
N° Boileau
à Auteuil.
v.

BOILEAU

A AUTEUIL,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. MOREAU et FRANCIS.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier-Variétés, le jeudi 17 avril 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais Royal, galerie derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BOILEAU DESPRÉAUX.	M. BOSQ.-GAVAUDAN.
PERRAULT, medecin, architecte et poète.	M. JOLY.
MATHURIN, meûnier.	M. DUBOIS.
JUSTINE, sa fille.	Mlle. CAROLINE.
Mad. THIBAULT, fermière de Boileau.	Mme. BARROYER.
ANTOINE, fils de madame Thibault, jarninier de Boileau.	M. BRUNET.
UN EXEMPT.	M. LEFÈVRE.
Meûniers et Paysannes.	

La scène est au village d'Auteuil, près Paris.

NOTA. On trouve l'ouverture et la musique de cette Pièce, chez M. Gilbert, rue de la Vrillère, N°. 4.

BOILEAU
A AUTEUIL.

Le théâtre représente une campagne : sur la gauche, en avant, un pavillon, des bosquets, et une grille qui ferme un jardin ; à droite, un pressoir ombragé par une treille : dans le fond, un côteau de vignes : au bas de la montagne, un moulin à eau, avec un petit pont.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, et des Meûniers *traversent le pont pour aller au moulin : les uns portent des sacs, les autres des filets.*

MATHURIN.

Air : *Repas en voyages*, (des Solitaires de Normandie.)

Ça, qu'on se dépêche,
Portez le grain
Au moulin ;
Sur-tout, pour la pêche,
Tenez vos filets
Tout prêts.

LES MEUNIERS.

Ça qu'on se dépêche,
Portons le grain
Au moulin ;
Sur-tout, pour la pêche,
Tenons nos filets
Tout prêts.

MATHURIN.

Au lieu que j'désigne,
Que chacun s'aligne ;
L'épervier, la ligne,
Vont servir nos projets.
Et si quelqu' bergère,
Vient près d'la rivière,

Nous saurons, j'espère,
La prendre dans nos rets.

TOUS.

Ça, qu'on se dépêche,
Portons, etc.

MATHURIN.

Allons, enfans, du courage et de l'adresse : tâchez de me prendre quelque beau poisson. Songez que c'est pour M. Boileau.

(*Les Meûniers sortent en reprenant le chœur.*)

Ça qu'on se dépêche, etc.

MATHURIN, *seul.*

Mais, je ne vois pas ma fille Justine. Justine !

SCENE II.

MATHURIN, JUSTINE, Villageoises.

JUSTINE.

Me voilà, mon père.

MATHURIN.

Que fais-tu donc là haut ? tu sais ben ce que je t'ai recommandé. C'est aujourd'hui que M. Boileau Despréaux revient d'Paris. Est-ce que tu l'aurais oublié ?

JUSTINE.

Oh ! que non, mon père ; on n'oublie pas comme ça les gens qu'on aime. V'là nos corbeilles toutes prêtes.

MATHURIN.

A la bonne heure. D'abord, tout le monde a son emploi aujourd'hui.

Air : *Chantons l'hymen, chantons l'amour.*

Quand vos parens,
Sur leurs vieux ans,
Comptent tous les instans
Du temps.
Jeunes filles, dans ces bosquets,
Formez les bouquets
Les plus frais.
D'un jour exempt d'orage
Goûtez bien les douceurs ;
Car ce n'est qu'à votre âge
Que l'on cueille des fleurs.

TOUS.

Quand nos parens, etc.

JUSTINE.

Ce critique sévère
De nous se fait chérir;
Et chercher à lui plaire
C'est chercher le plaisir.

TOUS.

Quand nos, etc.

(*Les Villageois sortent.*)

SCENE III.

MATHURIN, JUSTINE.

MATHURIN.

Ecoute donc, Justine; j'aurais pourtant ben voulu, pour rendre la fête plus complette, avoir quelques jolis couplets à te faire chanter à notre poète.

JUSTINE.

Pardine vous, mon père, qui avez étudié à Paris, et qui êtes le bel esprit du village....

MATURIN.

Laisse donc, mon enfant, un bel esprit comme moi n'est qu'une bête auprès de lui.

JUSTINE.

Dam! comment faire? pas un de ses amis n'est ici, et puis il est si difficile.

MATHURIN.

Il a raison, morbleu! il n'en veut qu'aux ignorans. Chacun son métier. Quand on ne sait pas moudre, il n' faut pas se faire meûnier.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Il attaque Padron, Cotin,
Colletet, Scudéri, la Serre,
Gombault, Saint-Amand, Chapelain,
Cassaigne, Perrin et Linière.
Esprit satyrique et mordant,
Dans Paris quand il fait sa ronde,
Il déchire tout... et pourtant,
C'est le meilleur homme du monde.

JUSTINE.

Ce n'est pas ce que l'on dit à Paris; on le croit bien méchant

MATHURIN.

C'est qu'il publie ses satyres, et qu'il cache ses bienfaits (1).

JUSTINE.

Il a pourtant bien encore quelques bon amis qui viennent de tems en tems visiter sa petite maison d'Auteuil.

MATHURIN.

Sans contredit, et je crois qu'on s'y amuse bien.

Air : *Ah! voilà la vie.*

Boire sans ivresse,
Rimer sans orgueil,
Penser sans faiblesse,
Voguer sans écueil,
Ah ! voilà la vie,
La vie
Suivie,
Ah! voilà la vie
De sa maison d'Auteuil.

JUSTINE.

Disgrace, opulence,
Voir tout du même œil,
Faire à l'indigence,
Toujours bon accueil,
Ah ! voilà la vie,
La vie
Suivie,
Ah! voilà la vie
De sa maison d'Auteuil.

MATHURIN.

Il s'accommode à tous les goûts d'abord ; eh ! qui pourrait douter de la bonté de son caractère en le voyant trinquer avec ce M. Chappelle, qui boit tant ; muser avec ce M Lafontaine qui est si bonhomme ; s'attendrir avec ce M. Racine qui fait pleurer tout le monde ; s'égayer avec ce M. Molière qui est si triste, et qui nous fait tant rire ?...

JUSTINE.

Et puis causer le soir avec son Jardinier.

MATHURIN.

Le cher Antoine, n'est-ce pas ? c'est là ce qui te flatte le plus.

JUSTINE.

Antoine.. ah ! convenez, mon père, que c'est un bon garçon.

MATHURIN.

Un peu simple.

JUSTINE.

Bien laborieux.

MATHURIN.

Un peu entêté.

JUSTINE.

Bien sage.

MATHURIN.

Eh bien amoureux, n'est-ce pas ?

JUSTINE.

Dam' il m'la si souvent répété.

MATHURIN.

V'là c' qui disent tous dans l'commencement, ma fille.

JUSTINE.

Ah! mon père, il a long-tems qu'il me l'a dit pour la première fois.

MATHURIN.

Ah! il y a long-tems ?

JUSTINE.

Sûrement. Tenez, faut que je vous conte-ça.

Air : *J'n'avions pas encore quatorze ans.*

Vous saurez donc que l'an dernier,
Pour mieux me prouver sa tendresse,
Antoine, un jour, vint me prier
D'accepter un jeune rosier.
J' lui fis alors une promesse,
Sans trop, hélas ! y refléchir,
C'est qu' quand la fleur en serait éclose ;
A son gré pour qu'il en dispose,
J' voudrais vous prier d' nous unir.
Quel embarras tout ça me cause !
Je vois s'épanouir la rose ;
Mais faut-il, faut-il la lui laisser cueillir ?

MATHURIN.

Sais-tu bien que tu as donné-là une parole un peu hasardée ; j'crains ben qu'la mère Thibault n'entende pas de cette oreille-là.

JUSTINE

Pourquoi donc ça, mon père ?

MATHURIN.

Ah! pourquoi, parce que... M. Boileau a promis de me renouveller le bail du moulin, et qu'elle espérait l'avoir. Parce que... ma gaîté et ma franchise me font aimer de tout le village, et que je trouvons des ouvriers pour rien, tandis que, à tout prix, elle ne peut pas en avoir... dam' v'là de grands sujets de brouille.

JUSTINE.

Comment, mon père, vous croyez que ça empêcherait...

MATHURIN.

Chût. V'là les Vendangeuses qui viennent.

JUSTINE.

Je vais remplir ma corbeille.

MATHURIN.

C'est ça, mon enfant.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, les Vendangeuses. (*Elles arrivent avec des hottes pleines de raisin qu'elles portent au pressoir.*)

LES VENDANGEUSES.

Air : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Portons promptement ce raisin,
Que dans le pressoir on le frappe;
En venant de moudre son grain,
Que le meûnier trouve du vin.

MATHURIN.

Quand vous vendangerez sur ces côteaux,
P't'être ben qu' l'Amour viendra voir vos travaux;
Il s' glisse partout.
Craignez surtout,
Que le fripon n'aille mordre à la grappe.

TOUS.

Portez } etc.
Portons, }

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE, *tenant à sa main un fusil; une perdrix dans sa carnassière.*

ANTOINE.

Mademoiselle Justine, mademoiselle Justine! venez donc, venez donc. Je n' sais pas comment c'te journée-ci finira, mais j'crois quelle commence joliment. Regardez plutôt. (*Il montre la perdrix.*)

JUSTINE.

V'là une belle nouvelle.

ANTOINE.

Ce n'est pas encore tout.

MATHURIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

ANTOINE.

Air : *Tout le long, le long de la rivière.*

En cotoyant le bord de l'eau,
J'ons apperçu Monsieur Boileau,
Comm' dans ses visions cornues,
Ses yeux sont fixés vers les nues,
Il pourrait ben fair' queuqu' faux pas.
Et t'nez, moi, je n' vous cachons pas :
Que d'puis le souper de son ami Molière,
J' crains toujours qu'il n'aille se j'ter à la rivière.
J' crains qu'il n'aille se j'ter à la rivière.

MATHURIN.

Oh! d'puis c'tems-là, il a mis de l'eau dans son vin.

JUSTINE.

Rassure-toi va, j'ai entendu dire que M. Boileau n'mourrait pas.

ANTOINE.

Ah ! j'sais ben que c'est un bon vivant. Père Mathurin, vous savez que je n'attendais plus que son retour pour être vot' gendre.

MATHURIN.

Il faut encore que ta mère y consente.

ANTOINE.

Elle y consentira.

JUSTINE.

Ce n'est ce pas ce qu'elle dit.

ANTOINE.

Mais c'est c' qu'elle fera. Je lui parlerai.

MATHURIN.

Lui parler ! si elle t'en laisse le tems.

ANTOINE.

Il est vrai qu'elle a toujours la parole en main.

Air : *Morgué ta mère est ben sauvage.*

Elle parle de jardinage,
De politique, de procès ;
Elle parle de mariage,
Et parle bois l'instant d'après.
C'est une bonne ménagère,
Ell' parle tant qu'ell' vous ravit ;
Aussi chacun dit que mon père
A trouvé la pie au nid.

SCENE VI.

Les Précédens, les Meûniers.

LES MEUNIERS, *avec leurs filets.*

Air : *Ce sont les Meûniers de Céans.* (Des Amours d'Eté.)

Profitant de votre leçon
Nous avons pris bien du poisson,
Votre vendange est terminée,
Et pour bien finir la journée,
Ticque ticque tac, mettons en train
Et le pressoir et le moulin.

LES MEUNIERS ET LES VENDANGEUSES.

Ticque ticque tac, mettons en train
Et le pressoir et le moulin.

MATHURIN.

Un instant, vous autres, v'là assez d'travail comme ça.

ANTOINE.

C'est vrai, je suis bien fatigué.

MATHURIN.

M. Boileau arrive et c'est ben-là le cas de nous divertir j'espère; il y a si long-tems que nous ne l'avons vu. Venez ça ici, les Vendangeuses à ma gauche et les Meûniers à ma droite.

Air : *du Vaudeville du ballet des Pierrots.*

Quand vous montez sur la colline
Pour nous faire du vin nouveau,
Mes sacs, que j'emplis de farine,
Me font vider plus d'un tonneau;
Je suis souvent armé d'un verre,
Et, grace à mon petit moulin,
Tant qu'y aura d' l'eau dans la rivière
J' sommes sûr de n' pas manquer de vin.

TOUS.

Tant, etc.

(*On répète en chœur le refrain de chaque couplet et l'on danse.*)

MATHURIN.

Que d' nos cantons le ciel détourne
Et les glaçons et les frimats,
Afin qu'toujours not'meule tourne,
Et que vot' vin ne tourne pas.

Il faut pour que l'vigneron prospère,
Et que l'meunier trouve son gain,
Qu'l'hiver laiss' couler la rivière,
Et n'fasse pas couler le vin.

TOUS.

Qu'l'hiver, etc.

MATHURIN.

Ce n'est que dans le mois d'octobre,
Qu'on fait ici l'vin qu'nous buvons,
A Paris, comme on est moins sobre
On en fait dans tout'les saisons.
L'marchand l'baptise à sa manière,
Aussi l'on peut être certain,
Qu'tant qu'y aura d'l'eau dans la rivière,
Paris n'manquera pas de vin.

TOUS.

Qu'tant, etc.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. THIBAULT.

Mme THIBBULT.

Eh ben ! eh ben ! taisez-vous donc, vous autres ; finirez-vous aujourd'hui ? M. Boileau qu'est arrivé.

TOUS.

Il est arrivé ?

Mme THIBAULT.

Sans doute. (*à Antoine.*) Qu'est-ce que tu fais-là toi ? au lieu d'être à ton jardin, va-t-en applanir tes allées, tondre ton gazon, palisser tes espaliers, cela vaudra mieux que d' danser et de faire l'amour, entends-tu ?

MATHURIN, *à part.*

Allons, la v'là partie.

ANTOINE.

Eh ben ! un instant, ma mère.

Mme THIBAULT, *à Mathurin.*

Et vous, maître paresseux, au lieu de venir déranger nos vendangeuses de leurs travaux, vous feriez bien mieux de songer à soutenir vot' moulin qui tombe en ruine.

MATHURIN.

Ah ça ! mais....

Mme THIBAULT, *très-haut.*

Chut ! parlez donc plus bas. M. Boileau va vous entendre.

MATHURIN.

Aurez-vous bientôt fini vous-même ?

Mme THIBAULT.

J'ons encore un conseil à vous donner. C'est d'surveiller votr' fille qu'Antoine reluque depuis quelque tems, et qu'il n'épousera jamais, c'est moi qui vous le dis, moi, la mère Thibault, fermière et concierge de M. Boileau.

JUSTINE, *à part à Antoine.*

Quand j'te le disais.

ANTOINE, *bas à Justine.*

Laisse donc, ça se passera. (*Haut.*) Et moi, ma mère, je vous dis que je l'épouserai, vous savez bien que quand j'ai quelque chose dans la tête, ça ne s'en va pas facilement.

Mme THIBAULT.

En ce cas-là, tu ferais mieux de ne pas te marier.

ANTOINE.

Mais regardez, Justine : pouvais-je faire un meilleur choix ?

Mme THIBAULT.

Air : *du Vaudeville des Petits Savoyards.*

J' sais ben que Justine est gentille,
Mais j'ai formé d'autres projets,
Et je n' consentirai jamais
A mésallier ma famille.
Je ne vois dans tout le hameau,
Qu'une fille faite pour plaire,
Et digne du jardinier de Boileau...
(*Toutes les filles s'avancent.*)
C'est la servante de Molière.
Oui, j'marierai l' jardinier de Boileau
A la servante de Molière.

ANTOINE.

Qui ? c'te mam'selle Laforest, notre voisine, qui vient jaser avec vous, et à qui M. Molière lit ses pièces ? ça ferait un beau mariage de comédie (2).

Mme THIBAULT.

V'là la femme qui te convient.

ANTOINE.

Moi, je vous dis qu'elle ne me convient pas, et j'suis ben sûr que M. Boileau sera de mon avis ; tenez j'vas le consulter.

MATHURIN et JUSTINE.

C'est ça, allons le consulter.

Mme THIBAULT.

Voulez vous ben vous taire, encore une fois.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Songez qu' monsieur Boileau s'escrime,
Que vous le troublez par ce train;

Et qu'il court après une rime,
Quand vous courrez près d' son jardin.

MATHURIN.

Allons nous-en, mes amis.
Cet auteur que chacun renomme,
Doit composer en liberté;
Troubler le travail d'un grand homme,
C'est voler la postérité.
Mais quel est ce monsieur ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PERRAULT.

PERRAULT.

Air : *Mes chers amis pourriez-vous m'enseigner.*

Mes chers amis, pourriez-vous m'indiquer
Un auteur, dont la plume habille,
Avec succès, se plaît à critiquer
Les ridicules de la ville :
Qui, par des traits malins,
Fronde les médecins;
Pour le beau sexe est tant soit peu sévère :
Qui, frappant le faux bel esprit,
Est profond même quand il rit ?

MATHURIN.

C'est Despréaux ou c'est Molière.
Ils habitent tous deux le village d'Auteuil.

PERRAULT.

Il y a bien des villes qui ne possèdent pas tant de grands hommes.

MATHURIN.

Voilà la demeure de M. Boileau.

PERRAULT.

C'est lui que je cherche.

Mme THIBAULT.

J'allons vous annoncer, monsieur. Votre nom ?

PERRAULT.

Il ne s'attend guères à voir Perrault chez lui.

MATHURIN.

M. Perrault, ce célèbre architecte (3) ?

Mme THIBAULT.

Eh ! non, c'est ce fameux medecin.

ANTOINE.

Laisse donc, j'vous dis qu'c'est un poëte; j'ai lu son conte de Peau d'Ane.

JUSTINE.

Ah! ça, décidez-vous.

PERRAULT.

Vous avez tous trois raison, mes amis.

MATHURIN, *en s'écartant de Perrault.*

Il vient bien à propos pour réparer not' moulin.

Mme THIBAULT, *de même.*

Ça se trouve à merveille ; not' maître qu'est si sombre, qu'on le croirait malade.

JUSTINE, *de même.*

Pardine, il nous fera des couplets.

ANTOINE, *de même à Justine.*

Tais-toi donc, tu ne sais donc pas que ce monsieur est un ennemi de not' maître.

JUSTINE, *de même à Antoine.*

Bah! je n'en crois rien; il a l'air d'un brave homme. (*à Perrault.*) N'est-ce pas monsieur que vous nous ferez bien une chanson pour M. Boileau.

PERRAULT.

Volontiers ; je viens moi-même lui offrir un bouquet auquel il ne s'attend pas.

ANTOINE, *à part aux villageois.*

Voyez vous, comme il a dit ça ; j'gageons qu'il vient ici chercher querelle à not' maître.

Mme THIBAULT.

Tais-toi donc ?

ANTOINE, *à Madame Thibault.*

Ah! ça, ma mère, j'vous dis qu'y aura une bataille, et si M. Boileau vient à être tué...

MATHURIN, *bas à Antoine.*

Ne crains rien, monsieur n'est plus son médecin...

JUSTINE.

Eh! ben, monsieur, vous nous promettez donc quelque petite chanson ?

PERRAULT.

Oui, ma belle enfant.

JUSTINE.

Ah! monsieur, que de bonté! qu'on dise après cela que M. Boileau n'a plus d'amis!

PERRAULT.

On ne doit pas me mettre du nombre.

ANTOINE, *aux villageois.*

Là! c'est y clair ? il en convient. Me croirez-vous, maintenant ?

(*On entend du bruit dans le pavillon.*)

MATHURIN.

Air : *La signora malade.*

Eh ! mais, je crois l'entendre ;
Il faut nous retirer.
Oui, pour mieux le surprendre,
Allons tout préparer.
Des chagrins qu'on lui cause,
Si la ville est la cause,
Que ces bosquets, du moins,
N'en soient pas les témoins.

PERRAULT.

Préparez vos bouquets ;
Je ferai les couplets.

TOUS.

Préparons-nos bouquets,
Il fera les couplets.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE IX.

BOILEAU, *sortant du pavillon.*

Je vais donc jouir enfin du calme de la nature ! pourrais-je regretter le séjour de Paris ? j'y compte autant d'ennemis que de lecteurs ; j'ai dit la vérité à des gens qui la craignent ; mais je veux encore les forcer à l'entendre.

Air : *Le magistrat irréprochable.*

L'homme dans son délire extrême,
S'avilit et se méconnait ;
Pour qu'il rougisse de lui-même,
Je veux lui montrer son portrait. (*bis.*)
Dans plus d'une satyre utile,
Du vice, offrons-lui les couleurs ;
Pour me faire changer de style
Il faudra qu'il change de mœurs.

SCENE X.

BOILEAU ANTOINE.

ANTOINE, *a part.*

Il a l'air ben soucieux : est-ce qu'il aurait déjà vu M. Perrault ?

BOILEAU.

Ah ! c'est toi, Antoine !

ANTOINE.

Non, monsieur : il est allé à Versailles pour affaire pressée, à ce qu'il dit.

BOILEAU.

C'est bon.

ANTOINE.

Ah! il est venu aussi ce monsieur; vous savez bien, ce monsieur (*Il fait le geste de boire.*) qui fait si souvent comme ça..

BOILEAU.

Ah! Chapelle, n'est-ce pas!

ANTOINE.

Tout juste : et puis, ce monsieur qui marche...

BOILEAU.

Comment, qui marche?

ANTOINE.

Oui, et puis qui fait des grands bras; comment donc? ce monsieur que vous dites qui est un so...

BOILEAU.

L'abbé Cotin?

ANTOINE.

Et non, qu'est un so ..

BOILEAU.

L'abbé de Pure?

ANTOINE.

Eh! non, ce monsieur qu'est un Sophocle.

BOILEAU.

Ah! mon ami Racine!

ANTOINE.

Précisément, ils vous ont tous écrit; est-ce que vous n'avez pas trouvé leurs lettres? eh! ben j'vas vous les chercher. (*Il entre dans le pavillon.*)

BOILEAU.

On peut braver la haîne des Pradons quand on a de pareils amis.

ANTOINE, *lui remettant les lettres.*

Voici les lettres de ces messieurs.

BOILEAU, *il lit bas.*

Voyons ce qu'ils m'écrivent. On m'anonce le succès d'Andromaque. Encore un triomphe pour Racine!

Air : *De la dansomanie..* (De Doche.)

Corneille nous fait ses adieux,
Son ardeur s'éteint avec l'âge;
Le temps, qui blanchit ses cheveux,
Lui dit de finir le voyage.
Mais quand, sur le bord du tombeau

Sa flamme est près d'être amortie ;
Racine allume ton flambeau
Au dernier feu de son génie.

ANTOINE, *à part.*

Il n'a qu'à écouter not' maître, il ira loin.

BOILEAU, *prenant la deuxième lettre.*

Celle-ci est de Chapelle. (*Il lit.*)

Sévère Despréaux.

« Tu me connais ; la constance ne fut jamais ma vertu
» favorite ; le séjour de Paris commence à me déplaire ; ma
» maîtresse me trompe, ma cave se vide, et j'ai résolue de
» les quitter toutes les deux. Je pars avec Bachaumont ; nous
» ne savons pas trop où nous allons ; mais nous ne voulons
» nous arrêter qu'où nous trouverons des femmes fidèles ; ainsi
» je ne sais pas quand nous te reverrons. Adieu, bois aussi
» souvent à notre santé que nous boirons à la tienne, et je
» t'aurai grisé pour la seconde fois. Rancune à part, pense
» quelquefois à Chapelle, et souhaite moi bon voyage (4) ».

ANTOINE, *à part.*

Il n'engendre pas de chagrin, c'garçon-là ?

BOILEAU.

L'aimable épicurien ! il faut lui répondre.

(*Il va écrire au pavillon.*)

Air : *L'hymen est un lien charmant.* (de Léonce.)

Fils des graces et de Momus,
Va planter la vigne à Cythère ;
Couronne les amours de lierre,
Sur des roses endors Bacchus : (*bis.*)
Du Pinde va trouver l'ombrage ;
Et te livrant à ta gaité,
De ce joli pèlerinage
Retrace-nous l'heureuse image ;
Songe qu'à la postérité
Tu dois compte de ton voyage.

Je ne sais trop où lui adresser ma lettre. N'importe ; Antoine, tu la feras toujours porter à Paris.

ANTOINE.

J'y vais, notre maître.

BOILEAU.

Attends ; cela n'est pas pressé ; je suis bien aise de causer avec toi.

ANTOINE.

J'crains bien que vous n'causiez tout seul. Je ne suis pas embarassé des questions que vous me ferez : il n'y a que pour y répondre...

BOILEAU.

Parlons de ton jardin.

ANTOINE.

Par exemple, là-dessus, je crois que je suis de force.

BOILEAU.

Comment est le chasselas ?

ANTOINE.

Ah! il est bon c't'année; les oiseaux le savent bien.

BOILEAU.

Aurons-nous de belles pêches ?

ANTOINE.

Oh ! oui, not' maître ; il y en aurait beaucoup, sans ces maudites chenilles...

BOILEAU.

On en trouve donc par tout.

ANTOINE.

J'tâchons pourtant ben de les détruire.

BOILEAU.

Je fais aussi tout ce que je peux pour cela.

ANTOINE.

Comment, not' maître, est-ce que vous avez un autre jardin ?

BOILEAU.

Oui, mon ami, et qui n'est pas facile à cultiver.

ANTOINE.

Fallait m'dire ça, je vous aurais donné un coup de main.

BOILEAU.

On n'y recueille souvent que des fruits amers.

ANTOINE.

Le terrein est donc bien ingrat? Ah! ça, dans quel quartier que c'est-ti?

BOILEAU.

Sur le Mont-Parnasse.

ANTOINE.

Je ne connais pas c't'endroit là.

BOILEAU.

Écoute-moi.

Air : *Muse des jeux et des accords champêtres.* (De Doche.)

En arrivant sur la double colline,
L'œil étonné découvre le vallon ;
Un peu plus loin une source divine,
Vient arroser le pied de l'Hélicon.
Chacun se presse autour de la fontaine ;
Mais, dans le feu qui vint les embrâser,
Milton, Homère, ont tari l'hippocrène,
On en approche, on ne peut y puiser.

ANTOINE.

Ça devait faire de fiers jardiniers, que ces messieux-là.

BOILEAU.

Les fleurs qu'ils ont fait naître, sont immortelles.

ANTOINE.

Vous voyez donc ben, qu'la terre n'est pas si mauvaise que vous le dites. c'est que vous vous y prenez mal ; tenez, not' maître, baillez-moi un peu de vot' savoir, j'vous aiderons du mien ; j'sommes sûr que vous ferez quelque chose de nous, et p't'être ben que j'f'rons quelque chose de votre terrein.

BOILEAU.

Mon ami, les poëtes seuls ont le droit d'en prendre soin.

ANTOINE.

Eh ! ben, raison de plus pour m'apprendre vot' grimoire.

BOILEAU.

Air : *Chaque nuit mon âme abusée.* (De Cassandre aveugle.)

Va, d'une science inutile,
Ne cherche point le vain éclat,
Le jardinier le plus habile,
Ne doit savoir que son état.
Sortant des mains de la nature,
Quand l'art ne l'a pas élevé,
Moins son esprit a de culture,
Mieux son jardin est cultivé.

ANTOINE.

Tenez, je crois que vous avez raison ; aussi bien...

(5) Air : *La fille au coupeur de paille.*

J'vois ces melons qui m'attendent,
Se plaindre de ma lenteur,
Et ces fleurs qui se demandent,
En périssant de chaleur,
S'il est dans le hameau
Quelque fête
Qui s'apprête,
Et pour quel Saint nouveau
On les laisse manquer d'eau.

BOILEAU.

Ne les fais pas languir plus long-tems. (*Antoine fait une fausse sortie.*) Voilà une conversation qui ne sera pas perdue, et j'espère bien y trouver quelque jour le sujet d'une épître.

ANTOINE.

A propos, not' maître, j'oubliais que je voulions vous consulter sur not' mariage.

BOILEAU.

Comment, tu songes à te marier Antoine ?

ANTOINE.

Oui, not' maître, avec la petite Justine... Est-ce qu'il y aurait quelque inconvénient ?

BOILEAU.

Lis ma satyre sur les femmes.

ANTOINE.

Comment, est-ce que vous croyez...

BOILEAU.

Va lire ma satyre.

ANTOINE.

V'là qu'est dit, not' maître, j'vas la lire.

SCENE XI.

BOILEAU, *dans son pavillon*, PERRAULT, *des tablettes à la main.*

BOILEAU.

C'est sur-tout en poésie qu'il faut prêcher d'exemple. Occupons-nous de revoir mon art poétique.

PERRAULT.

C'est ici qu'on m'engage à travailler ; mais ces lieux qui ont été si souvent l'écho des épigrammes, que notre satyrique m'a adressées, peuvent-ils m'inspirer pour lui répondre dignement.

BOILEAU.

Cette plume, tant de fois la terreur des Perraults, va donc pour quelque tems, renoncer à la satyre.

PERRAULT.

Je veux le forcer à se repentir des traits qu'il m'a lancés ; ma verve s'allume, écrivons.

BOILEAU, *lisant.*

« C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur,
» Pense, de l'art des vers, atteindre la hauteur, etc. »

PERRAULT, *écrivant sur ses tablettes.*

Que n'ai-je plus de tems ; mais je suis si pressé...

BOILEAU, *lisant.*

« Travaillez lentement, quelqu'ordre qui vous presse,
» Et ne vous piquez pas d'une folle vitesse. »

PERRAULT, *écrivant.*

Bien ; fort bien ; ceci me plait assez.

BOILEAU, *lisant.*

« L'ignorance toujours est prête à s'admirer. »

PERRAULT.

Voici la fin de mon premier couplet.

BOILEAU.

Fin du premier chant.

PERRAULT.

Je crois qu'on le trouvera bon.

BOILEAU, *lisant.*

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. »

PERRAULT, *se levant et s'approchant du pavillon.*

Et puis, un architecte, qui se mêle de rimer, doit compter sur l'indulgence de ses lecteurs.

BOILEAU.

« Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent. »

PERRAULT, *à part.*

Je reconnais bien là Boileau.

BOILEAU.

L'auteur du conte de Peau d'Ane n'applaudira pas à ce vers.

Air *de l'Opéra Comique.*

Cher Perrault, tu vas te fâcher
En lisant ce trait de satyre ;
A la gloire veux-tu marcher ?
Prends l'équerre au lieu de la lyre.
Oui, quand je devrais t'irriter,
Je dois culbuter un profane,
Qui sur Pégase ose monter
Pour parler de Peau d'Ane.

PERRAULT.

Encore des épigrammes contre moi ; je t'en punirai en reconnaissant ton mérite.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Du Pinde, le coursier fougueux,
Monté par un guide inhabile,
Se montre souvent ombrageux,
Plus souvent encore indocile.
Tous les jours on voit trébucher
L'imprudent qui veut le conduire ;
Mais quand Pégase ose broncher,
Boileau, pour faire marcher,
S'arme du fouet de la satyre.

SCENE XII.

BOILEAU *dans le pavillon*, PERRAULT, Mad. THIBAULT.

Mme THIBAULT.

Eh ben ! avez-vous fini, j'sommes tous prêts, chacun à

quelque chose à lui offrir ; l'un sa chasse, l'autre sa pêche ; c telle-ci des fruits, c'tella des fleurs, et tout le monde d'la franchise et de la bonne amitié.

PERRAULT.

Voici vos couplets.

Mme THIBAULT.

Donnez, donnez vîte ; oh ! que je les chanterons de bon cœur. Ne faites pas trop de bruit, conduisez tout çà avec mystère, afin que la surprise soit plus agréable. J'avons une lettre à lui remettre ; j'allons tâcher de l'occuper pour qu'il ne se doute de rien, et j'vous rejoins dans l'instant.

PERRAULT.

A merveille. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

BOILEAU, Mad. THIBAULT.

Mad. THIBAULT, *frappant à la porte du pavillon.*

M. Boileau : M. Boileau : excusez si je vous interromps ; mais c'te journée-ci nous appartient à tous.

BOILEAU.

Ah ! ah ! c'est vous, mère Thibault ?

Mad. THIBAULT.

Faut ben qu'chacun ait son tour ; celui de vot' M. Phœbus revient assez souvent, c'est tous les jours sa fète, et cependant vous devez vous rappeler que vous avez un autre patron. Si vous devez au premier quelques méchans vers qui vous font tant d'ennemis, m'est avis qu'vous devez à l'autre ben des vertus qui vous font aimer par-tout, et j'crois qu'à c'titre là, l'un vaut bien l'autre ; j'vous dirons donc en secret que j'nous sommes tous préparés pour célébrer votre retour. N'ayez pas l'air de vous en douter au moins ; paraissez ben surpris de tout ce que vous verrez, car j'ai recommandé à chacun de n'en rien dire.

BOILEAU.

Voilà un secret bien gardé !

Mad. THIBAULT.

Mais j'n'avons pas pu nous-même résister plus long-temps au plaisir d'être la première à vous embrasser. (*Elle l'embrasse.*) Eh ben donc ! moi qui oubliais de vous donner c'te lettre de votre ami Lafontaine. C'que c'est qu'la joie. (*Elle lui donne la lettre.*) J'suis ben vot' servante. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

BOILEAU, *il lit.*

Que m'apprend-il ? Mes ennemis ont publié un libelle sous

mon nom, et espèrent parvenir à me faire arrêter. Je reconnais bien-là les alarmes de la tendre amitié. Mais si la foule ignorante peut s'abuser un moment, un ministre tel que Colbert ne peut se laisser ainsi tromper. Il lui suffira, comme à moi, de lire ces vers pour en connaître l'auteur.

(6) Air : *du Vaudeville d'Honorine.*

En vain, par mille et mille outrages,
Mes ennemis ont, depuis quelque temps,
Essayé, dans tous leurs ouvrages,
De diffammer mes mœurs et mes talens ; (*bis.*)
Cotin, pour décrier mon style,
Et pour me prêter un travers,
A pris un moyen plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.

Je le vois, il me faudra renoncer à la satyre ; la vérité toute nue blesse les regards des hommes. C'est à toi bon Lafontaine à la leur présenter sous le voile ingénieux de la fable ; les femmes qui déchirent mes vers retiendront les tiens, et l'on verra l'enfance bégayer tes leçons de sagesse.

SCENE XV.

BOILEAU, MATHURIN, ANTOINE, JUSTINE, Mme. THIBAULT, PERRAULT, *caché derrière eux*, Meûniers et Villageoises.

TOUS, *en présentant leurs bouquets.*

Air : *la Loterie est la Chance.* (De Mlle Arnould.)

Le même objet nous rassemble,
Présentons-nous tour-à-tour ;
Ne parlons pas tous ensemble,
Chacun doit avoir son tour.

Souffrez d'abord que j'avance
Pour fêter monsieur Boileau ;
J'dois avoir la préférence,
Car mon bouquet est l' plus beau.

Mme THIBAULT.

Vous nous excuserez peut être,
Si j'parlons tous à la fois ;
Pour fêter un si bon maitre,
J' n'avons qu'un cœur et qu'une voix.

TOUS.

Vous nous, etc.

BOILEAU.

Votre amitié, mes bons amis, me console bien des peines que j'éprouve à la ville.

ANTOINE, *à part.*

Ah! mon dieu! mon dieu! ce maudit médecin qui nous suit partout: ça finira mal!

MATHURIN, *bas à Justine.*

A toi, ma petite Justine, prends beu garde de te tromper, songe que M. Perrault est-là qui t'écoute?

JUSTINE.

Air: *Oh! les Français savent bien ça.*

(De la prise de Passaw.)

Vos vers heureux que l'on admire,
Du bon goût, étendent l'empire;
C'est Appollon qui vous dicta,
Lorsque vous fites ces vers là:
Tous les Français savent bien ça. (*bis.*)
Mais, peu galant envers les femmes,
Par de mordantes épigrammes,
Vous attaquez ce sexe-là; (bis.)
Les Françaises n'aiment pas ça,
Non, ces dames n'aiment pas ça.

Lorsque votre verve s'allume,
On voit naitre sous votre plume
Des vers que chacun retiendra,
Et que le temps respectera:
Tous les Français savent bien ça. (bis.)
Mais d'Horace, brillant émule,
Vous répandez le ridicule
Sur tout les auteurs qu'on siffla; (bis.)
Et ces messieurs n'aiment pas ça:
Non, ces messieurs n'aiment pas ça.

Régent et chantre du Parnasse,
Tu joins l'energie à la grace;
Pour rimer le ciel t'enfanta,
Et chaque muse t'adopta:
Tous les Français savent bien ça: (bis.)
La France admire ton génie;
Mais un peu de galanterie
Ajouterait à ces dons-là. (bis.)
Et tout le monde aimerait ça. (bis.)

BOILEAU.

Très-bien, ma petite Justine; mais de parcils éloges et de

semblables leçons, ne sortent pas de ce village ? vous m'en ferez sans doute connaître l'auteur ?

(*Les paysans ouvrent les rangs et montrent Perrault.*)

MATHURIN.

Le voici !

BOILEAU.

Que vois-je ? Perrault !

PERRAULT.

Lui-même.

BOILEAU.

Quoi ! monsieur, dans le moment même où je vous lançais une épigramme...

PERRAULT.

Je fesais des vers pour vous.

BOILEAU.

Quelle leçon ! ah ! monsieur, tous les torts sont de mon côté.

PERRAULT.

En convenir, c'est les effacer.

BOILEAU.

Je compterai donc un ennemi de moins.

PERRAULT.

Vous n'en compteriez aucun, si vous aviez pris une route différente.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Pourquoi frapper de mille traits,
Le siècle heureux qui nous éclaire,
Quand tu peux chanter les succès,
Et de Racine et de Molière,
L'éloquence de Fenélon,
La candeur du bon Lafontaine,
Le courage de Lamoignon, (bis)
Et les victoires de Turenne.

SCENE XVI et dernière.

LES PRÉCÉDENS, UN EXEMPT.

ANTOINE.

Not' maître, not' maître, v'là encore quelqu'un qui arrive pour vous voir. (*à l'exempt.*) Voilà M. Boileau. (*à part.*) Voyons ce qu'il va lui chanter, celui-là.

L'EXEMPT.

Je m'acquitte à regret, monsieur, d'une mission pénible ; je suis chargé de vous conduire à la Bastille.

TOUS, *excepté* PERRAULT.

A la Bastille ! c'est t'il ben possible ?

L'EXEMPT.

Voici l'ordre du Roi.

ANTOINE, *montrant Perrault.*

Je gagerais que c'est ce sournois-là qui a manigancé tout-ça.

BOILEAU.

N'en croyez rien, mes amis, je suis sûr que Perrault ignorait le danger qui me menaçait.

PERRAULT.

Vous vous trompez; Boileau, j'étais instruit de tout.

ANTOINE.

Quand j' vous l' disais.

BOILEAU, *à l'exempt.*

Qu'entends-je? Partons, monsieur; ce dernier trait m'afflige mille fois plus que la disgrace que j'éprouve.

PERRAULT.

Assez long-temps je fus en butte à vos sarcames, j'ai voulu me venger et j'ai réussi.

BOILEAU.

Monsieur...

PERRAULT.

Lisez cette lettre.

BOILEAU, *lisant.*

Monsieur,

« L'ordre qui avait été surpris contre vous, vient d'être
» révoqué : le Roi me charge de vous annoncer qu'il vous a
» choisi pour écrire l'histoire de sa vie, et qu'il aura tou-
» jours une heure à vous donner, quand vous viendrez à
» Versailles (7.)

COLBERT. »

Ah! monsieur, cette action généreuse...

PERRAULT.

Ne parlons plus de cela. En vous nommant historiographe, le Roi n'a fait que reconnaître votre impartialité.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Au choix du prince les Français
Uniront aussi leurs suffrages :
Si l'on admire ses hauts-faits,
On admire aussi vos ouvrages;
Et quant à l'immortalité
Un roi marche avec tant de gloire,
Celui qui dit la vérité
Doit seul écrire son histoire.

BOILEAU.

Si je fus injuste envers vous, monsieur, la postérité vous vengera, et votre Louvre est plus sûr, que mes vers, d'échapper à la faulx du tems.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

De la tourmente et de l'orage
Le Louvre sortira vainqueur ;
Le tems, qui menace et ravage,
Doit ajouter à sa splendeur.
Ce père aveugle en sa furie,
Dévore au berceau ses enfans ;
Mais plus heureux le seul génie,
Marche et s'élève avec le tems.

Mme THIBAULT.

Ah ! que j'sommes dont contente !

MATHURIN.

Ah ça ! mère Thibault, une si belle journée doit terminer tous nos débats ?

BOILEAU.

Il a raison, quand à toi, ma petite Justine, je n'oublirai pas non plus la leçon que tu m'as donnée. Mais pour me prouver encore mieux que j'ai eu tort d'être sévère envers les femmes, fais un bon ménage avec Antoine.

Mme THIBAULT.

Ma foi, j'y consens.

ANTOINE.

Une minute, not' maître : j'avons lu votre satyre ; et ça m'a fait faire des réflexions.

Mme THIBAULT.

N'aie donc pas peur ! c'est bon à Paris, ça ; mais j'connais Justine, elle vengera notre sexe.

VAUDEVILLE.

MATHURIN.

Ici bas si tout est mensonge,
Berçons-nous d'un espoir flatteur,
Et puisque la vie est songe,
Tâchons de rêver le bonheur.

PERRAULT.

La chaste vérité
A déserté
La ville,
On tremblait de se voir
Dans son miroir.
Elle cherche un asile
Dans ce hameau tranquille,

Et vient armer Boileau
De son flambeau.

TOUS.

Ici bas, etc.

BOILEAU.

Jadis la vérité
Ne blessait pas la vue,
On était enchanté
De sa beauté;
Mais la trouvant trop nue,
Mainte prude connue,
Voile, par la chasteté,
La vérité.

TOUS.

Ici bas, etc.

Mme THIBAULT.

La vérité, par fois,
Se cachant sous la treille,
A nos buveurs grivois
Prête sa voix.
Au Louvre elle sommeille;
Chez nous l'vin la réveille,
Et je la vois s'asseoir
Sur le pressoir.

TOUS.

Ici bas, etc.

MATHURIN.

Lorsque la vérité,
Ayant quitté
La tonne,
Dans cet' eau vient se cacher
J' peux la pêcher;
Mais j' crois, Dieu me pardonne,
Qu' dans l'eau de la Garonne
On n'a jamais guetté
La vérité.

TOUS.

Ici bas, etc.

ANTOINE.

Moi, j' crois
S'avoir pourquoi

C'te vérité si chère
Va porter ses ennuis
Au fond d'un puits:
On la farde, on l'altère;
Mais, s' baignant dans l'eau claire
All' veut, pour mieux briller,
S' débarbouiller.

TOUS.

Ici bas etc.

JUSTINE, *au public.*

La vérité, ce soir,
Pour paraître jolie,
Au lieu de son miroir,
Voudrait avoir
Les traits de la Folie,
Le masque de Thalie,
De Momus les grelots,
Et les bons mots.
Si ce vœu n'est pas un mensonge,
Confirmez cet espoir flatteur;
Mais, si le succès est un songe,
Laissez-nous rèver le bonheur,
Et ne réveillez pas l'auteur.

TOUS.

Si ce vœu, etc.

NOTES.

(1) BOILEAU, dont on a dit quelque part :

« Jamais un vers n'est sorti de son cœur. »

a rendu des services importans à plusieurs gens de lettres, et tout le monde reconnaît le trait de la Bibliothèque de Pâtru.

(2)

« Molière, avec raison, consultait sa servante. »

(*Dans la Métromanie.*)

(3) Perrault (Claude) et Perrault (Charles) furent tous deux en butte aux sarcasmes de Boileau. Le premier, qui se livra d'abord à la médecine, l'abandonna bientôt pour s'occuper d'architecture. La belle façade du *Louvre*, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, et *l'Observatoire*, furent élevées

sur ses dessins. Il mourut le 9 octobre 1688, à 75 ans. Le second ne se distingua pas moins que lui; mais il est plus recommandable par l'appui qu'il se plût à accorder aux talens, que par le mérite de ses ouvrages. Son *Parallèle des anciens et des modernes* lui attira la haîne de Boileau, qui l'accabla d'épigrammes. Leur réconcilation s'opéra cependant en 1666. Boileau fit effacer alors de ses satyres, le nom de Perrault, et y substitua celui de Quinault. Il s'en repentit dans un âge plus avancé, et finit par rendre, à l'auteur d'Armide, la justice qui lui était due.

Nous avons cru pouvoir nous permettre de ne faire qu'un même homme des deux frères Perrault. Les personnes instruites nous excuseront sans doute, et le reste du public n'y regarde pas de si près quand l'ouvrage a su lui plaire.

(4) Chappelle fut un des plus intimes amis de Boileau; sa gaîté piquante contrastait singulièrement avec le flegme du satyrique, mais n'altéra jamais leur amitié. On dit qu'un jour, Boileau, rencontrant Chappelle sur le boulevard, lui commença un sermon contre le vin, que Chappelle lui fit achever au cabaret.

Lorsque Chappelle se trouvait avec Boileau, il ne manquait jamais de lui rappeller cette anecdote.

(5) Ce couplet est un extrait de l'épître IIe de Boileau adressée à son jordinier.

(6) Tout le monde connaît l'épigramme de Boileau qui nous a fourni ce couplet.

« En vain, par mille et mille outrages,
« Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
« Ont cru me rendre affreux au yeux de l'Univers.
» Cotin, pour décrier mon style,
» A pris un chemin plus facile :
» C'est de m'attribuer ses vers. »

(7) Boileau fut effectivement nommé historiographe de France avec Racine.

F I N.

De l'Imprimerie de F. BRETON, place Maubert, N°. 17.